

l'air fortune dans le commerce et avait acheté une brasserie boulevard Magenta, mais l'affaire n'avait pas tardé à périr et Hansen était tombé dans la gêne.

PARIS LA NUIT  
Un cultivateur de Rosny-sous-Bois, M. Fleury, revenait hier matin, vers cinq heures, des Hautes-Illes, accompagné dans sa voiture, par son fils, M. Albert, le fils aîné, qui lui demanda de lui faire une petite place dans sa voiture jusqu'à Pantin. M. Fleury accepta. Le quidam monta et alla se blottir dans le fond du véhicule, sous une bâche. La barrière franchie, le cultivateur reprit son chemin. Tout à coup, il ressentit une violente douleur à la tête et il tomba sur la chaussée, à moitié assommé par un coup de cief anglaise que l'homme lui avait porté.  
Le malheureux descendit et enleva à M. Fleury une sacoche renfermant 350 fr., puis il prit la fuite vers Paris.  
Un ouvrier, Jean Boutry, qui se rendait à son travail, avait aperçu la scène et, se mit à la poursuite du voleur, et quand il se trouva à proximité de l'écouli, il cria :  
— Au voleur ! arrêtez-le !  
Le malheureux, se rendant compte alors que les employés de l'écouli allaient lui barrer le passage, revint sur ses pas et se rua sur Boutry, qui put saisir son adversaire, grâce aux employés de l'écouli, accourus à son aide.  
M. Fleury est soigné à domicile.  
M. Boutry, après un pansement, a pu se rendre à son travail.  
L'auteur de cette agression, un nommé Simon Galland, âgé de trente-trois ans, a été envoyé au Dépôt.

Léon Brésil

### DENTIFRICES PETERSON

UN VIEUX PROVERBE

La musique adoucit les mœurs, mais une célébrité dans l'art de soigner la vue dit oui, mais la lampe à huile repose la vue. Tel est le cas de la LAMPE MEYERLEUSE à double courant d'air. Clarté franche et douce comme la clarté du jour.

Grand Théâtre de Lyon. — Les *Maitres chanteurs de Nuremberg*, comédie lyrique en trois actes et quatre tableaux de Richard Wagner (nouvelle version française par M. Alfred Ernst).

## MUSIQUE

Grand Théâtre de Lyon. — Les *Maitres chanteurs de Nuremberg*, comédie lyrique en trois actes et quatre tableaux de Richard Wagner (nouvelle version française par M. Alfred Ernst).

(Par correspondance spéciale)

Lyon, le 30 décembre 1896.

Eh bien, j'ai plaisir à l'avouer, le résultat passe mes espérances. M. le directeur Vizenini s'attachait à une partition si complexe, liée à une action si particulière, si nourrie de pensées, si multiple en détails, que je craignais, en dépit des bonnes volontés éclatantes, tout au moins des incertitudes et des méprises d'interprétation. L'œuvre est, dans sa donnée et son presque entier développement, extérieure aux traditions du vieux répertoire, aux usages des chanteurs, aux habitudes du public. Elle tranche, par son caractère familier, sur les drames d'héroïque vie du maître. Elle nous offre, sous des apparences joyeuses, sous le couvert de notions historiques éminemment spéciales, une fiction à la fois très réelle et profondément philosophique.

Tel le tronc puissant d'un chêne, non seulement pavoisé des magnificences de sa végétation naturelle, mais revêtu, encore, d'un manteau de gui et de lierre dont sa force est parée, non masquée. Les difficultés de réalisation scénique sont énormes au quadruple point de vue de l'intime présentation des personnages, du mouvement des masses, de la déduction symphonique, de l'enveloppe générale d'une évocation tout ensemble exubérante, infiniment vaste, largement ordonnée, fortement intellectualisée et, dans son fourmillement d'aspects, varié à sa simplicité franche. Nulle épreuve ne pouvait être plus significative à démontrer de quoi l'on est désormais capable en une grande ville, soucieuse d'art. Et, j'ai hâte de le dire, la représentation qui s'achève, a, sous ce rapport, une haute importance. La question des possibilités de la production lyrique, en province, — par conséquent, de l'avenir de l'école française, — y a fait un pas peut-être décisif.

Il y a eu des coupures, à mon sens excessives, moindres cependant que je n'avais redouté. Je ne saurais affirmer que l'exécution ait été de tout point parfaite en sa forme et en son esprit. La seule accoutumance pourra plier nos artistes au pur idéal wagnérien qui commande à l'acteur de tout subordonner à son personnage et d'absorber sa personnalité dans l'œuvre totale au lieu de faire de l'œuvre le piédestal de sa personnalité contingente. Mais les chanteurs de Lyon se sont visiblement efforcés de rompre en visière aux ordinaires façons : ils ont cherché à être simples ; ils l'ont été dans une mesure appréciable et qui donne grandement à espérer. Les chanteurs, dont le rôle est si capital dans les *Maitres chanteurs*, se sont déglés et abandonnés au rythme entraînant d'une action organiquement réglée par la musique. Sous la direction de M. Vizenini, la phalange instrumentale, un peu moins riche en cordes qu'on ne voudrait (défaut que l'on retrouve, d'ailleurs, à peu près partout), mais excellente en harmonie et, comme toute, remarquable, a déployé des qualités peu communes d'intelligence et de finesse.

Pour le public, je l'ai vu constamment intéressé, captivé, amusé et charmé, tour à tour. Ce spectacle vivant à l'extrême, grave parfois et jamais pompeux, diversifié par places jusqu'à un paradoxe, tout de comédie et de poésie, de satire humaine et d'humaine tendresse, sans dieux ni héros mythologiques, empruntant son cadre à la bonne vie nurembergeoise, tirant ses éléments musicaux de situations ordinaires, grandement et simplement posées, et en faisant jaillir l'émotion et le rêve, a produit sur un auditoire français quasi sans initiation directe la même impression produite, en un autre temps, sur les spectateurs déjà initiés de Bruxelles. Un symbolisme émergeant de la vérité n'a rien de déconcertant, au contraire.

Tout le monde sent, au surplus, qu'il y a là plus qu'une grande œuvre, un grand exemple de ce qu'on peut attendre du principe wagnérien.

Tristan en montre la fécondité dans le mode pathétique ; les *Maitres chanteurs*, le tournent au genre familier, avec non moins d'élevation et de vigueur. Impossible de ne pas se rendre compte de ce fait : les chefs-d'œuvre de Wagner ont ouvert une voie où nos compositeurs ont à marcher librement et dégagés une méthode dont ils doivent s'inspirer suivant leurs tendances. Le wagnérisme de pastiche est une absurdité. Mais rien, à mon sens, ne vaudra la représentation en France des drames de l'auteur de la *Tétralogie* pour en discréditer le pasticheage ; par ceci qu'on verra mieux la portée des conceptions et que, par suite, on ne confondra plus le principe générateur et les formules appartenant en propre au glorieux musicien.

La nouvelle version française, due à M. Alfred Ernst, était essayée à la scène pour la première fois. Mon sentiment, très net, après la double épreuve de la lecture et de l'audition, c'est qu'en ne saurait aller plus loin dans l'équilibre rythmique d'un texte à chanter, en serrant le sens, en respectant l'énergie du tour, la particularité des métaphores, la suite des discours transportés membre à membre, trait à trait, intention à intention, d'une langue en une autre. Le traducteur ne s'est accordé à peu près nulle latitude ; il est parvenu à laisser à l'œuvre traduite son exacte vocalité, sa précise sonorité verbale et, moi contre note, son caractère entier. Ce qu'elle présente parfois, quand on la lit à part, d'inégal, de rocailleux ou d'étrange, répond partout aux exigences de la phrase originale en sa valeur mélodique ou déclamatoire. Il s'ensuit qu'on a la sensation la plus voisine, au théâtre, de l'effet voulu par le compositeur. C'est pourquoi je tiens la traduction de M. Ernst pour un modèle de version à chanter, œuvre utile s'il en fut d'artiste et de musicien.

### II

Si l'apparition des *Maitres chanteurs* à l'Opéra n'était prochaine, je traiterais dès maintenant ici plusieurs questions : l'origine de la conception en elle-même, le rapport de l'œuvre, sous ses dissimulations d'aspect, avec les épopées du maître, le milieu historique à l'état d'essence et de fond expressif, l'appareil motivé de la partition, l'enseignement qui ressort de l'ensemble à l'égard de la comédie lyrique. Mais, devant que soient allumées les chandelles parisiennes, peut-être est-il plus à propos de réserver ces indications et de s'en tenir à donner de la représentation un croquis rapide, sommairement descriptif, préparatoire à l'audition à Paris.

Nous avons devant nous une création dramatique d'un ordre inconnu, où le génie de Wagner, sans s'abaisser à aucun degré, se fait voir en belle humeur. Les *Maitres chanteurs*, si l'on doit user des mots courants, tiennent de l'opéra-comique et du grand drame musical psychologique, de la haute farce satirique et de la comédie de sentiment, de l'œuvre supérieurement didactique et de l'ample symbole issu du réel. D'une scène à l'autre, tout y change et tout s'y noue sans confusion et sans arbitraire : on songe, on soupire, on sourit, on rit à franc gosier. Le poète-musicien vous élève au plus fiers sommets de la rêverie ; il descend à l'idylle ; il bafouille les ridicules si spirituellement que la gaieté flambe de toutes parts ; il nous remplit, par surcroît, des clameurs et des allégresses d'une fête du peuple. Son inspiration se plaisait à renouer, d'une façon particulièrement sensible au génie populaire, par la vertu du sujet, en accepte plus volontiers qu'ailleurs certaines coupes mélodiques, certaines formes extérieures. Sa symphonie sonne des gestes pittoresques comme elle fait s'éprouver de nobles pensées. Nul autre intérêt en lui semble-t-il que les amours du chevalier Walter et de la fille de Pogner, l'orfèvre nurembergeois, et il n'en fait pas plus à l'évocation pour concentrer tout un monde de réalités humaines.

On en a cent fois entendu l'Ouverture dans les concerts, avec son motif de marche solennelle, au contour tout classique, bannissant la tradition des maitres en ce qu'elle a de plus relevé, auquel s'associe bientôt un chant plus libre et plus intime. Ainsi, l'art indépendant, l'art d'individualité surgit, à l'appel de l'amour, auprès de l'art traditionnel. Désormais, ils tombent fatalement, celui-ci dans la routine, dans l'excentricité celui-là. Réunis ils se fécondent, l'un apportant la verdeur, l'autre l'expérience. De populaires fanfares (le thème de la hennière des corporations) intervient comme pour consacrer la mystique alliance de la jeune puissance créatrice et du vieux savoir modérateur. L'argument du drame s'expose symphoniquement de la sorte. Dès cette préface, on voit ce que sera au cours de l'ouvrage le style instrumental : une infinie joaillerie de sons expressifs précieux et rares, d'harmonies à facettes, enchâssant cependant la mélodie d'une serrurerie singulièrement solide en son éclat.

C'est la veille de la Saint-Jean, la grande fête nurembergeoise des maitres chanteurs et des fiancés. Fleurs et rubans vont s'échanger entre garçons et jouvencelles. L'église sur laquelle se lève le rideau, c'est Sainte-Catherine de Nuremberg. Nous sommes sous le poché, aux grises murailles plaquées, par endroits, de blasons en relief vivement enluminés et d'effigies tombales. Là-bas s'approfondit la vaste nef, où roule en ce moment, mêlé aux nobles accents des orgues, le choral à quatre voix de la fin des vêpres.

Que fait ici le chevalier Walter tandis qu'il monte de l'orchestre, des soupirs d'amour ? Hier, on l'a conduit dans la maison de l'orfèvre Pogner, et il s'est épris d'Eva, la fille du batteur d'or. C'est elle qu'il guette au passage, d'un œil inquiet. Et voilà que les orgues annoncent par une marche retentissante, le couronnement de la cérémonie : tout le peuple défile, recueille et gagne les portes. Eva n'est point seule : sa servante Madeleine la suit à pas comptés, en beaux atours, son livre d'Heures à la main, commère coquette et prudente. Soudain, la jeune fille aperçoit Walter : « J'ai oublié mon écharpe, là-bas, au dossier de mon banc, dit-elle à Madeleine. » Alors, sur une musique douce comme une caresse, le chevalier lui parle. Est-elle fiancée ? Non, elle ne l'est pas, mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui, tout à l'heure, aura mérité les suffrages des maitres chanteurs. En ce porche même, dans un instant, aura lieu le concours.

Eva n'est point seule : sa servante Madeleine la suit à pas comptés, en beaux atours, son livre d'Heures à la main, commère coquette et prudente. Soudain, la jeune fille aperçoit Walter : « J'ai oublié mon écharpe, là-bas, au dossier de mon banc, dit-elle à Madeleine. » Alors, sur une musique douce comme une caresse, le chevalier lui parle. Est-elle fiancée ? Non, elle ne l'est pas, mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui, tout à l'heure, aura mérité les suffrages des maitres chanteurs. En ce porche même, dans un instant, aura lieu le concours.

Eva n'est point seule : sa servante Madeleine la suit à pas comptés, en beaux atours, son livre d'Heures à la main, commère coquette et prudente. Soudain, la jeune fille aperçoit Walter : « J'ai oublié mon écharpe, là-bas, au dossier de mon banc, dit-elle à Madeleine. » Alors, sur une musique douce comme une caresse, le chevalier lui parle. Est-elle fiancée ? Non, elle ne l'est pas, mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui, tout à l'heure, aura mérité les suffrages des maitres chanteurs. En ce porche même, dans un instant, aura lieu le concours.

Eva n'est point seule : sa servante Madeleine la suit à pas comptés, en beaux atours, son livre d'Heures à la main, commère coquette et prudente. Soudain, la jeune fille aperçoit Walter : « J'ai oublié mon écharpe, là-bas, au dossier de mon banc, dit-elle à Madeleine. » Alors, sur une musique douce comme une caresse, le chevalier lui parle. Est-elle fiancée ? Non, elle ne l'est pas, mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui, tout à l'heure, aura mérité les suffrages des maitres chanteurs. En ce porche même, dans un instant, aura lieu le concours.

Eva n'est point seule : sa servante Madeleine la suit à pas comptés, en beaux atours, son livre d'Heures à la main, commère coquette et prudente. Soudain, la jeune fille aperçoit Walter : « J'ai oublié mon écharpe, là-bas, au dossier de mon banc, dit-elle à Madeleine. » Alors, sur une musique douce comme une caresse, le chevalier lui parle. Est-elle fiancée ? Non, elle ne l'est pas, mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui, tout à l'heure, aura mérité les suffrages des maitres chanteurs. En ce porche même, dans un instant, aura lieu le concours.

Eva n'est point seule : sa servante Madeleine la suit à pas comptés, en beaux atours, son livre d'Heures à la main, commère coquette et prudente. Soudain, la jeune fille aperçoit Walter : « J'ai oublié mon écharpe, là-bas, au dossier de mon banc, dit-elle à Madeleine. » Alors, sur une musique douce comme une caresse, le chevalier lui parle. Est-elle fiancée ? Non, elle ne l'est pas, mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui, tout à l'heure, aura mérité les suffrages des maitres chanteurs. En ce porche même, dans un instant, aura lieu le concours.

Eva n'est point seule : sa servante Madeleine la suit à pas comptés, en beaux atours, son livre d'Heures à la main, commère coquette et prudente. Soudain, la jeune fille aperçoit Walter : « J'ai oublié mon écharpe, là-bas, au dossier de mon banc, dit-elle à Madeleine. » Alors, sur une musique douce comme une caresse, le chevalier lui parle. Est-elle fiancée ? Non, elle ne l'est pas, mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui, tout à l'heure, aura mérité les suffrages des maitres chanteurs. En ce porche même, dans un instant, aura lieu le concours.

Eva n'est point seule : sa servante Madeleine la suit à pas comptés, en beaux atours, son livre d'Heures à la main, commère coquette et prudente. Soudain, la jeune fille aperçoit Walter : « J'ai oublié mon écharpe, là-bas, au dossier de mon banc, dit-elle à Madeleine. » Alors, sur une musique douce comme une caresse, le chevalier lui parle. Est-elle fiancée ? Non, elle ne l'est pas, mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui, tout à l'heure, aura mérité les suffrages des maitres chanteurs. En ce porche même, dans un instant, aura lieu le concours.

Eva n'est point seule : sa servante Madeleine la suit à pas comptés, en beaux atours, son livre d'Heures à la main, commère coquette et prudente. Soudain, la jeune fille aperçoit Walter : « J'ai oublié mon écharpe, là-bas, au dossier de mon banc, dit-elle à Madeleine. » Alors, sur une musique douce comme une caresse, le chevalier lui parle. Est-elle fiancée ? Non, elle ne l'est pas, mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui, tout à l'heure, aura mérité les suffrages des maitres chanteurs. En ce porche même, dans un instant, aura lieu le concours.

Eva n'est point seule : sa servante Madeleine la suit à pas comptés, en beaux atours, son livre d'Heures à la main, commère coquette et prudente. Soudain, la jeune fille aperçoit Walter : « J'ai oublié mon écharpe, là-bas, au dossier de mon banc, dit-elle à Madeleine. » Alors, sur une musique douce comme une caresse, le chevalier lui parle. Est-elle fiancée ? Non, elle ne l'est pas, mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui, tout à l'heure, aura mérité les suffrages des maitres chanteurs. En ce porche même, dans un instant, aura lieu le concours.

Eva n'est point seule : sa servante Madeleine la suit à pas comptés, en beaux atours, son livre d'Heures à la main, commère coquette et prudente. Soudain, la jeune fille aperçoit Walter : « J'ai oublié mon écharpe, là-bas, au dossier de mon banc, dit-elle à Madeleine. » Alors, sur une musique douce comme une caresse, le chevalier lui parle. Est-elle fiancée ? Non, elle ne l'est pas, mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui, tout à l'heure, aura mérité les suffrages des maitres chanteurs. En ce porche même, dans un instant, aura lieu le concours.

Eva n'est point seule : sa servante Madeleine la suit à pas comptés, en beaux atours, son livre d'Heures à la main, commère coquette et prudente. Soudain, la jeune fille aperçoit Walter : « J'ai oublié mon écharpe, là-bas, au dossier de mon banc, dit-elle à Madeleine. » Alors, sur une musique douce comme une caresse, le chevalier lui parle. Est-elle fiancée ? Non, elle ne l'est pas, mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui, tout à l'heure, aura mérité les suffrages des maitres chanteurs. En ce porche même, dans un instant, aura lieu le concours.

Eva n'est point seule : sa servante Madeleine la suit à pas comptés, en beaux atours, son livre d'Heures à la main, commère coquette et prudente. Soudain, la jeune fille aperçoit Walter : « J'ai oublié mon écharpe, là-bas, au dossier de mon banc, dit-elle à Madeleine. » Alors, sur une musique douce comme une caresse, le chevalier lui parle. Est-elle fiancée ? Non, elle ne l'est pas, mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui, tout à l'heure, aura mérité les suffrages des maitres chanteurs. En ce porche même, dans un instant, aura lieu le concours.

Eva n'est point seule : sa servante Madeleine la suit à pas comptés, en beaux atours, son livre d'Heures à la main, commère coquette et prudente. Soudain, la jeune fille aperçoit Walter : « J'ai oublié mon écharpe, là-bas, au dossier de mon banc, dit-elle à Madeleine. » Alors, sur une musique douce comme une caresse, le chevalier lui parle. Est-elle fiancée ? Non, elle ne l'est pas, mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui, tout à l'heure, aura mérité les suffrages des maitres chanteurs. En ce porche même, dans un instant, aura lieu le concours.

Eva n'est point seule : sa servante Madeleine la suit à pas comptés, en beaux atours, son livre d'Heures à la main, commère coquette et prudente. Soudain, la jeune fille aperçoit Walter : « J'ai oublié mon écharpe, là-bas, au dossier de mon banc, dit-elle à Madeleine. » Alors, sur une musique douce comme une caresse, le chevalier lui parle. Est-elle fiancée ? Non, elle ne l'est pas, mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui, tout à l'heure, aura mérité les suffrages des maitres chanteurs. En ce porche même, dans un instant, aura lieu le concours.

Eva n'est point seule : sa servante Madeleine la suit à pas comptés, en beaux atours, son livre d'Heures à la main, commère coquette et prudente. Soudain, la jeune fille aperçoit Walter : « J'ai oublié mon écharpe, là-bas, au dossier de mon banc, dit-elle à Madeleine. » Alors, sur une musique douce comme une caresse, le chevalier lui parle. Est-elle fiancée ? Non, elle ne l'est pas, mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui, tout à l'heure, aura mérité les suffrages des maitres chanteurs. En ce porche même, dans un instant, aura lieu le concours.

Eva n'est point seule : sa servante Madeleine la suit à pas comptés, en beaux atours, son livre d'Heures à la main, commère coquette et prudente. Soudain, la jeune fille aperçoit Walter : « J'ai oublié mon écharpe, là-bas, au dossier de mon banc, dit-elle à Madeleine. » Alors, sur une musique douce comme une caresse, le chevalier lui parle. Est-elle fiancée ? Non, elle ne l'est pas, mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui, tout à l'heure, aura mérité les suffrages des maitres chanteurs. En ce porche même, dans un instant, aura lieu le concours.

Eva n'est point seule : sa servante Madeleine la suit à pas comptés, en beaux atours, son livre d'Heures à la main, commère coquette et prudente. Soudain, la jeune fille aperçoit Walter : « J'ai oublié mon écharpe, là-bas, au dossier de mon banc, dit-elle à Madeleine. » Alors, sur une musique douce comme une caresse, le chevalier lui parle. Est-elle fiancée ? Non, elle ne l'est pas, mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui, tout à l'heure, aura mérité les suffrages des maitres chanteurs. En ce porche même, dans un instant, aura lieu le concours.

Eva n'est point seule : sa servante Madeleine la suit à pas comptés, en beaux atours, son livre d'Heures à la main, commère coquette et prudente. Soudain, la jeune fille aperçoit Walter : « J'ai oublié mon écharpe, là-bas, au dossier de mon banc, dit-elle à Madeleine. » Alors, sur une musique douce comme une caresse, le chevalier lui parle. Est-elle fiancée ? Non, elle ne l'est pas, mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui, tout à l'heure, aura mérité les suffrages des maitres chanteurs. En ce porche même, dans un instant, aura lieu le concours.

Eva n'est point seule : sa servante Madeleine la suit à pas comptés, en beaux atours, son livre d'Heures à la main, commère coquette et prudente. Soudain, la jeune fille aperçoit Walter : « J'ai oublié mon écharpe, là-bas, au dossier de mon banc, dit-elle à Madeleine. » Alors, sur une musique douce comme une caresse, le chevalier lui parle. Est-elle fiancée ? Non, elle ne l'est pas, mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui, tout à l'heure, aura mérité les suffrages des maitres chanteurs. En ce porche même, dans un instant, aura lieu le concours.

Eva n'est point seule : sa servante Madeleine la suit à pas comptés, en beaux atours, son livre d'Heures à la main, commère coquette et prudente. Soudain, la jeune fille aperçoit Walter : « J'ai oublié mon écharpe, là-bas, au dossier de mon banc, dit-elle à Madeleine. » Alors, sur une musique douce comme une caresse, le chevalier lui parle. Est-elle fiancée ? Non, elle ne l'est pas, mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui, tout à l'heure, aura mérité les suffrages des maitres chanteurs. En ce porche même, dans un instant, aura lieu le concours.

Eva n'est point seule : sa servante Madeleine la suit à pas comptés, en beaux atours, son livre d'Heures à la main, commère coquette et prudente. Soudain, la jeune fille aperçoit Walter : « J'ai oublié mon écharpe, là-bas, au dossier de mon banc, dit-elle à Madeleine. » Alors, sur une musique douce comme une caresse, le chevalier lui parle. Est-elle fiancée ? Non, elle ne l'est pas, mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui, tout à l'heure, aura mérité les suffrages des maitres chanteurs. En ce porche même, dans un instant, aura lieu le concours.

Eva n'est point seule : sa servante Madeleine la suit à pas comptés, en beaux atours, son livre d'Heures à la main, commère coquette et prudente. Soudain, la jeune fille aperçoit Walter : « J'ai oublié mon écharpe, là-bas, au dossier de mon banc, dit-elle à Madeleine. » Alors, sur une musique douce comme une caresse, le chevalier lui parle. Est-elle fiancée ? Non, elle ne l'est pas, mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui, tout à l'heure, aura mérité les suffrages des maitres chanteurs. En ce porche même, dans un instant, aura lieu le concours.

Eva n'est point seule : sa servante Madeleine la suit à pas comptés, en beaux atours, son livre d'Heures à la main, commère coquette et prudente. Soudain, la jeune fille aperçoit Walter : « J'ai oublié mon écharpe, là-bas, au dossier de mon banc, dit-elle à Madeleine. » Alors, sur une musique douce comme une caresse, le chevalier lui parle. Est-elle fiancée ? Non, elle ne l'est pas, mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui, tout à l'heure, aura mérité les suffrages des maitres chanteurs. En ce porche même, dans un instant, aura lieu le concours.

Eva n'est point seule : sa servante Madeleine la suit à pas comptés, en beaux atours, son livre d'Heures à la main, commère coquette et prudente. Soudain, la jeune fille aperçoit Walter : « J'ai oublié mon écharpe, là-bas, au dossier de mon banc, dit-elle à Madeleine. » Alors, sur une musique douce comme une caresse, le chevalier lui parle. Est-elle fiancée ? Non, elle ne l'est pas, mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui, tout à l'heure, aura mérité les suffrages des maitres chanteurs. En ce porche même, dans un instant, aura lieu le concours.

Eva n'est point seule : sa servante Madeleine la suit à pas comptés, en beaux atours, son livre d'Heures à la main, commère coquette et prudente. Soudain, la jeune fille aperçoit Walter : « J'ai oublié mon écharpe, là-bas, au dossier de mon banc, dit-elle à Madeleine. » Alors, sur une musique douce comme une caresse, le chevalier lui parle. Est-elle fiancée ? Non, elle ne l'est pas, mais son père a juré de l'accorder en mariage à celui qui, tout à l'heure, aura mérité les suffrages des maitres chanteurs. En ce porche même, dans un instant, aura lieu le concours.

Les apprentis, suivant l'usage, disent l'étrange du « marqueur de fautes » et le siège des concurrents. Ce rideau noir cachera l'aristocrate ; sur cette ardoise, il inscrira les écarts des chanteurs novices. Les jeunes écorchés causent, et s'égaient, et se disputent même, en façon de passe temps. La musique devient sautillante, pleine d'insouciance et d'ardeur légère. On n'entend plus que des éclats de rire, de la flûte, des babillages des violons, des espiègleries des cors, des frasques des hautbois, des joyusetés des contrebasses. Walter, tout à coup, s'adresse à l'apprenti David : « Enseigne-moi, lui dit-il, les règles du chant magistral. »

Nâif qui s'imagine qu'on s'initie à l'improvisate aux tons et aux manières innombrables, au ton vif et au ton jaune, aux tons des roses, de la paille et du fenouil, aux tons de l'étaim anglais et des Aboyeurs, aux manières des fleurs de haies et des marjolaines... Ah ! les mirifiques inventions de l'impensable scolastique ! En quel scherzo de pétillante malice Wagner l'enguirlander de moquerie !...  
Bah ! les maitres sont en séance et Walter entend concourir. Les gardiens des sacramentelles *tabulatures* sont perplexes. De quelle école sort le postulant ? D'où tombe-t-il ? Connait-il les préceptes ? Walter, très médisamment, réplique qu'il sait ce que lui ont appris les brises, les feuilles, les oiseaux, les torrents, les saisons. Cela ne suffit point. L'un des pontifes de la routine, le greffier Beckmesser, faire un rival en ce nouveau venu. Lui aussi aspire à la main de la belle Eva. Il est laid, glabre, joufflu, rouge, bedonnant, grotesque, pataud, dénué de tout mérite. Ses yeux ronds percent malaisément le triple bourrelet de graisse de sa figure ; une voix sèche sort de ses lèvres de prosaïque masearon, et ce Theriste papperier représente, par excellence, le culte des traditions quand même. Toutes les fois qu'il ouvre la bouche, l'orchestre laisse échapper un orlatrique gargouillement, une bouffonnerie du tuba, une facétie des cors en sourdine. Marqueur juré des fautes, il soulève mille objections : la dignité de l'art est en péril, c'est fait de l'honneur de la corporation si ce jeune homme est admis à se faire entendre.

Heureusement, Hans Sachs, le cordonnier-poète, le maître le plus respecté, ne partage point cet avis et sa sentence prévaut dans le conseil. Sans hésiter, Walter prélude. Dans le cénacle de ces bourgeois, austères ou ratatinés, vêtus de drap sombre, son point de velours, son collier d'or, son épée de franc baron, sa verte jeunesse, font de lui comme une radieuse apparition. D'une voix assurée, il improvise une ode délicate, à la louange du printemps. Beckmesser, à l'écouter, frémit de rage derrière le rideau du marqueur ; sa craie implacable raye en tout sens l'ardoise. A la fin, il éclate. Le scandale n'a que trop duré. Sachs a plus d'indulgence : le chant du chevalier est sans règle, mais non sans charme. Allons ! moins de paroles. Walter est condamné...

### III

Un trille étincelant sert de début au prélude du second acte. Les flûtes perçantes égrenent follement leurs notes égayées. C'est la folie du plaisir qui s'empare du peuple aux apprêts des réjouissances. La nuit rêveuse descend sur la cité aux pignons dentelés. A droite, nous apercevons l'échoppe du cordonnier Hans Sachs, surmontée de son enseigne, enguirlandée de fleurs. L'imposante maison de Pogner se dresse, juste en face, exhaussée sur un perron. Dans la rue, déjà ténébreuse, les jeunes gens célèbrent par des chansons, des rondes et des jeux, la veille de la Saint-Jean. Le scherzo s'anime à travers cette scène jusqu'à l'arrivée de Sachs qui vient s'asseoir, très méditatif, à son ouvrage. Cependant, il ne peut travailler. Le chant de Walter l'obsède. Et l'orchestre va brochant de ressouvenirs les capricieuses chansons dont le cordonnier essaye de distraire ses confuses pensées.

Peu à peu la nuit s'est épaissie, des lumières ont brillé aux fenêtres et déjà, l'une après l'autre, elles s'éteignent sur la ville qui s'endort. Sachs, l'âlène et le marteau à la main, s'interroge lui-même, comme s'il avait la vision d'un art nouveau prêt à naître. Tout doucement, Eva s'est approchée de lui et, sous couleur de lui parler chaussure, elle s'informe, l'adorable, route, du sort de celui qu'elle aime. Je ne sais pas de plus poignant et plus poétique dialogue, plus naturel d'accents et soutenu par une instrumentation plus étonnante et plus nocturne. C'est de la musique divinement mystérieuse, et pour ainsi dire, émue du frisson des étoiles. Ecoutez le cordonnier : sa belle humeur se voile de mélancolie ; il feint de rire et il y a, dans ses phrases, une onction de tendresse qui va bien plus loin qu'il ne croit. Eva n'entend que ses raielleries et, volontiers, elle fondrait en larmes.

Sachs est rentré dans son échoppe, quand soudain, paraît Walter. Les cors, les altos, les violoncelles exhalent des soupirs d'indécible passion. Serrés l'un contre l'autre, les deux amoureux se ravissent. Le sort en est jeté : ils fuiront ensemble. Mais non ! Sachs, de l'intérieur de sa maison, les surveille et les protège. A l'instant où ils vont fuir, il entr'ouvre sa lucarne, il projette sur eux les rayons de sa lampe. Effarés, les voici cachés derrière un énorme tilleul. D'honneur, il n'était que temps.

La musique reprend sa folie. A petits pas Beckmesser s'avance, en manteau brun, son luth sous le bras, grisé d'un sot espoir. Ne veut-il pas régaler d'une sérénade la fille de Pogner ? Pour le coup, le cordonnier se promet de se divertir aux dépens du drôle. Tandis que le greffier accorde son luth aux sons miraculeusement faux et bizarres, et croasse je ne sais quelle rhapsodie saugrenue, il installe sa table en pleine rue, et d'un maillet étonnant, bat une semelle neuve. Beckmesser, furieux, s'obstine burlesquement. Sachs entonne une ariette à sa guise. Les deux airs se donnent la chasse en une cacophonie d'une fantaisie sans bornes. Tout le quartier en est réveillé.

Que signifie ce charivari ? Qui veut-on écorcher ? A la garde ! Au secours ! Les habitants sont tous aux fenêtres, relevés en hâte, exaspérés, horrifiés. L'apprenti David imagine qu'on entreprend sur sa fiancée Madeleine, et il se précipite à demi vêtu. Les voisins, armés de bâtons, devaient à son exemple. En un clin d'œil, le théâtre s'embrase. Sachs a disparu ; l'un rosse d'importance le ténébreux galant. Une fugue inouïe se déchaine où les violons scandent le thème, où les cuivres le brillent, où les voix le propagent, et qui va, sur monte, s'excite, s'échauffe, comme les gourdins sur les épaules du greffier. Beckmesser est roué à coups de scolastique. La verge de

Flatteur !...  
— Et, à ce propos, j'imagine que Votre Majesté ne va pas laisser s'envoler cette occasion de chieir de nouveaux lauriers... C'est le Ciel qui replace cette petite sur le chemin de votre gloire... Que ce jour voie un double triomphe : ville prise et fille gagnée, Sire !  
Le Roi avait pincé l'oreille du courtisan :  
— Tais-toi, paten !... Le Ciel ne se mêle pas de ces choses-là... Et puis, modère ta langue : Maguelone nous écoute.

Pendant ce temps, on avait relevé Claude et on l'avait transportée dans une maison du voisinage, connue sous le nom d'*Hôtel de Candie*, où devait naître, cinquante ans plus tard, François d'Autriche, future veuve de Scarron et future épousemorganatique du petit-fils du Béarnais, Louis XIV, le prince *nec pluribus impar*.

Sur quoi, haussant le ton :  
— Allez et faites le nécessaire, avait ordonné Henri à Lavarenne.  
Et, ensuite, à voix basse, à ce confident de ses tendresses que les contemporains baptisent d'un autre titre :  
— Tu me l'amèneras ce soir.

### IX

...OU LE LECTEUR TROUVERA LA SUITE DU PRÉCÉDENT

De construction récente — ayant été élevée, de 1520 à 1530, sur les dessins de l'architecte Berthomé — l'hôtel de ville de Niort était alors une bâtisse à porte ogivale, accotée aux angles de quatre tours rondes et couronnée de machicolis avec un beffroi par-dessus.

C'est là que le roi de Navarre avait pris ses quartiers, et c'est là que nous le retrouverons, le même soir, en train de souper avec Chicot.  
Celui-ci, à son entrée, avait été salué par Henri des plus cordiales effusions :  
— A la bonne heure !... Voilà un homme de

cette scène peut à bon droit se qualifier d'extraordinaire.  
On ne sait ce qui adviendrait de l'homme à la sérénade, par cette obscurité opaque, sans l'intervention du veilleur de nuit. Mais, subitement, retentit le cornet à bouquin de l'honnête gardien de la paix publique. Il a cru entendre du bruit, il se hâte avec lenteur en poussant ses beuglements accoutumés, et, naturellement, il ne trouve personne. La scène s'est vidée comme par enchantement. Donc il poursuit, pensant avoir revé, sa marche-trainante, son falot à la main, toujours clamant son couvre-feu : « Bourgeois, dormez tranquilles... » Et la lune monte au ciel plus clair. Un calme profond enveloppe la cité endormie, et l'orchestre n'a plus en lui, maintenant, que des notes vagues et moelleuses.

### IV

Enfin, l'aube de la Saint-Jean s'épanouit par delà les nuées. Le décor représente le logis de Hans Sachs, le maître, penché sur un gros livre, s'abîme dans la méditation. Quel mystère étrange ce celui de la vie ! Un homme, dans la nuit, par un acte en soi sans portée, a pu troubler toute une ville. Et pourquoi ? Parce qu'il suit un rêve — un rêve qui n'est même pas sûr de comprendre ! Et chacun suit le sien et agit sans même se demander ce que pourra soulever son acte en la proche ou la lointaine humanité. Puis, la pensée du maître revient au chevalier Walter, de qui tout est venu. Il est impossible que le jeune chanteur, aujourd'hui, au concours décisif, n'ait pas sa revanche. L'art nouveau qui s'est réveillé au vieux poète ne sera point étouffé.

David, l'apprenti, a ouvert la porte, tenant rubans et fleurs, si joyeux que sa joie débordait. Son caquet, loin d'interrompre la sublime rêverie de Sachs, lui fournit un aliment plus vif en le rapprochant du réel. Peu après rentre le chevalier en angoisse et, devant le poète, ingénieux à réchauffer son naissant génie, une cantilène d'enivrement s'échappe encore, de laquelle Sachs, émerveillé, transcrit les divines syllabes en lui enseignant des règles ce qu'il